

Philippe Gardette

**L'évolution de l'image des peuplades de l'Orient méditerranéen
lors de la croisade de Hongrie dans les chroniques de France
du XIVe et XVe siècle: le Turc**

Le corpus des chroniques de France est écrit à une époque où littérature et histoire sont inextricablement liées. La période qui nous intéressera, relate la fin du 14e siècle. Cette période, concernant l'image que se fait la France des pays de l'Est méditerranéen, est capitale. En effet, cette représentation s'articule autour d'un événement exceptionnel: la croisade de Hongrie, premier choc sur le territoire européen entre musulmans et chrétiens à la fin du moyen âge, et qui déterminera, pendant de nombreuses décennies, la politique que tinrent des souverains français envers leurs homologues Turcs, Byzantins ou Slaves.

Que ce soit d'un point de vue historique ou littéraire, l'élément qui se dégage de ces chroniques de France, qu'elles proviennent des cours de France ou de Bourgogne, est une nouvelle représentation de l'Autre dans sa diversité. Si bien des études sont consacrées à l'importance de l'image dans la société byzantine, peu d'études, à notre connaissance, se sont penchées sur cette question dans le monde de l'Europe occidentale. Pourtant, cette notion demeure incontournable si l'on désire comprendre la mentalité de l'époque car elle sous-tend toutes actions, de l'humble jusqu'au roi, dans la réalité.

Or, les chroniques de France, parce qu'elles mélangent fiction et récit, fantasme et rapport scrupuleux de faits, sont les textes privilégiés permettant de percevoir une mentalité.

Ainsi dotés de ce postulat, nous étudierons cette fameuse représentation des pays de l'Est méditerranéen à travers les chroniques de France du 14e et du début du 15e siècle lors de la croisade hongroise. Cependant, le choix de ce champ de recherche n'est pas arbitraire. En effet, les chroniques, qui choisissent de relater les événements liés à l'expédition de Hongrie, sont le reflet d'une époque en pleine mutation où un nouvel acteur politique surgit du néant pour conquérir la chré-

tienté orientale: le Turc. Comment ce dernier est-il considéré? Comment sont perçus et mis en scène les pays orthodoxes soumis par le musulman? Voilà les questions que nous nous poserons tout au long de nos travaux.

Or, si les Balkans ont été orthodoxes, la conquête ottomane a assujéti la plupart de ces pays et, dans les chroniques de France attenant à cette période, à l'image littéraire de l'infidèle orthodoxe se surajoute celle de l'infidèle musulman turc. C'est afin de bien cerner notre problématique que deux articles préliminaires, relatif à l'image du Turc et du Byzantin, viendront préparer notre étude concernant les peuples des Balkans.

L'intérêt de telles présentations apparaît alors comme essentiel: comment l'image de ces peuples a supporté la synthèse entre l'image de l'infidèle orthodoxe et musulman? Comment les chroniqueurs emploient-ils cette image?

Avant de répondre à cette question, il nous faut préalablement tenter de définir la notion même de sarrasin dans la littérature antérieure à nos textes.

Le sarrasin dans la littérature

Dans ce court chapitre, parce que le terme sarrasin regroupe plusieurs religions, nous étudierons en quoi celles-ci ont formé l'image du sarrasin et, en retour, en quoi cette même image de l'infidèle déterminera tout jugement concernant l'autre adhérent à une religion différente de celle du catholicisme romain.

En un premier lieu, les sarrasins de nos chansons de gestes sont polythéistes et adorent Mahomet. Cependant, les principales différences opposant les sarrasins et les chrétiens, comme la monstruosité ou le polythéisme par exemple, sont précisément des traits propres à la littérature. Tout au plus, pouvons nous alléguer la fréquente mention de leur richesse et même le pèlerinage à la Mecque: toutefois, cette dernière mention n'a rien de spécifiquement musulman¹. Il ne reste plus alors que

1. Cf. Daniel N., *Heroes and Saracens: an interpretation of the "chanson de geste"*, Edimburgh University press, 1984, p. 146 et Bancourt P., *Les Musulmans dans les chansons de geste du cycle du roi*, Publication de l'Université de Provence, 1982, 2 vol., pp. 429-430.

des noms intégrés dans des séries d'origines multiples: de peuples (*Turcs, Arrabiss, Persanz, Hongres...*), des dignités (*amiral, amaçour, algalife, aufage...*), mais sans que le contenu sémantique de ces mots offre des rapports précis avec les réalités musulmanes recouvertes par les termes arabes correspondant (émir, *almansur*: le victorieux...); les noms de personnes sont pour la plupart inventés ou empruntés à la Bible ou à l'antiquité. Enfin, il y a surtout le nom de Mahomet et sa place prééminente de premier des dieux².

Dans la tradition patristique et hagiographique, les dieux païens avaient une existence bien réelle: ils étaient soit des imposteurs, des hommes ayant réussi à se faire passer pour des dieux, soit, plus directement, des démons. C'est bien ainsi que le paganisme était conçu aux époques mérovingienne et carolingienne, par exemple chez Grégoire de Tours où Clotilde explique à Clovis que ses dieux, Saturne et Jupiter, n'étaient que des hommes aux mœurs scandaleuses. Pour sa part, Ermold dit de même que les Maures "*daemonis alma colebant*", que leur peuple "*sequitur daemonis imperia*". Enfin, la *Chanson de Sainte Foi d'Agen*, des laisses XIII à XV, présente le paganisme comme étant à la fois le culte des idoles et celui des diables. Dans ces textes, l'idolâtrie vient naturellement compléter le culte du diable.

Or on reconnaît là tout ce qui caractérise la religion des sarrasins dans la chanson de gestes et dans la littérature médiévale du XI^e au XIII^e siècles: les démons sont explicitement priés par le champion sarrasin de la *Bataille Loquifer*³, où les membres du panthéon sarrasin sont d'ailleurs dotés d'un statut ambigu, tantôt présenté comme des démons, tantôt comme des dieux. Toujours dans la même veine, notons que l'imposture de l'homme qui se fait dieu est au premier chef illustré par Mahomet, personnage que l'on retrouve aux enfers.

Le panthéon sarrasin se trouve donc constitué non sur le modèle des

2. Sans doute peut-on, ponctuellement, relever des informations de détails plus précises: Mahomet "*fu prophete a Dieu omnipotent*", dit par exemple le *Couronnement de Louis*, Droz 1978, vers 848-849; dans *L'entrée d'Espagne*, Paris 1913, vers 12415, un sarrasin évoque *Alakibir*. Mais ces informations demeurent isolées et ne modifient pas l'image générale des sarrasins. Sur cette question, cf. Bancourt P., *op.cit.*, p. 356, Guidot B., *Recherches sur la chanson de Geste au XIII^e siècle*, Aix-en-Provence 1986, pp. 83-86 qui insiste sur les limites qu'il convient d'établir entre le Mahomet épique et le Mahomet historique.

3. *La bataille de Loquifer*, Oxford 1975, vers 2379-2381.

Anciens, mais sur l'interprétation démoniaque et/ou évhémériste fournie par les Pères de l'Eglise, puis transmise par la prédication et l'hagiographie, d'où la place importante accordée aux dieux/démons portant des noms d'origine biblique. La prise de Jérusalem par les Turcs et le contexte de croisade, dans lequel se sont développés des écrits définissant l'infidèle, ont très vraisemblablement contribué à répandre le nom de Mahomet et, selon le processus qui assimile Néron à un dieu/démon païen, à lui attribuer la première place dans ce panthéon/pandémonium, en compagnie de Tervagan, Jupiter, Cahu et bien d'autres.

La réduction de l'islam au panthéon gréco-latin, tel que la chrétienté le concevait, n'est pas isolée car les auteurs médiévaux ont tendance à assimiler, les unes aux autres, les différentes religions. En effet, il ne saurait y avoir une religion musulmane à côté d'une ou plusieurs religions païennes, il ne peut y avoir que le culte de Dieu et celui du diable: c'est ce que confirment les quelques passages où sont évoquées en détails les croyances des sarrasins⁴.

Un point qui reste cependant présent est que le héros, qui refuse le culte du démon, s'offre au martyr. Pourtant, ce qui distingue d'abord dans ce domaine l'hagiographie de l'épopée, ce n'est ni la nature des supplices ni l'attitude des héros, ce sont les visées distinctes des deux genres: la gloire du martyr est dans la souffrance infligée par les bourreaux, celle du héros épique dans la mort reçue au combat.

Tant dans la conception des croyances sarrasines que dans les autres rapprochements, qu'il est possible d'établir entre chanson de geste et hagiographie, on repère ainsi les projections sur l'adversaire des concepts et des modèles intellectuels au moyen desquels l'Occident médiéval pouvait penser l'univers non chrétien et l'intégrer à sa représentation du monde.

Or le terme de sarrasin, dans la littérature médiévale, est loin de désigner exclusivement les musulmans. Il s'applique non seulement à l'ensemble des peuples avec lesquels l'Occident chrétien s'est trouvé en conflit, Saxons, Normands, Hongrois, Slaves et même chrétiens d'Orient.

4. Par exemple, dans la *Chanson de Guillaume* ou *Aliscan*, Paris 1991, vers 3228-3230, Alderufe et Aarolle tentent de se convertir mutuellement et ni l'un ni l'autre ne remettent en cause l'existence du ou des dieux de son interlocuteur et il s'agit de choisir entre Jésus et d'autres puissances surnaturelles. Dans ce débat, le sarrasin présente Mahomet comme le prince de ce monde, c'est-à-dire le diable.

Mais il est plus d'une occasion où il désigne de façon explicite l'univers de l'Antiquité gréco-latine. En effet, dans la littérature romanesque, par exemple dans la *Mort le Roi Artus*, où Boort, expliquant à Guenièvre que le mal est toujours venu par les femmes, distingue deux espaces-temps de référence dans le passé, les "anciens fez des juifs et des Sarrasins", et offre un exemple tiré de l'antiquité. Dans le *Lancelot* en prose, les occupants de Bretagne, avant la venue de Joseph d'Arimathi, sont dénommés *sarrasins*, et le lieu de leur culte et de leurs sacrifices, *mahomerie*. Il apparaît donc clairement que le mot sarrasin ne fait pas référence seulement à l'islam, mais désigne l'ensemble des peuples auxquels le catholicisme n'a pas été apporté, ou qui du moins ne l'ont pas accepté.

Inversement, puisque les Anciens sont sarrasins, il est tout à fait normal que Mahomet figure parmi leurs dieux. C'est ce que nous confirment de nombreux textes et on perçoit ainsi que l'assimilation entre les sarrasins et l'Antiquité gréco-latine constitue bien un schéma idéologique de la culture de nos auteurs.

On peut donc affirmer que l'espace-temps épique suppose, comme l'espace-temps arthurien, un passé sarrasin, il s'ensuit que les sarrasins qui y apparaissent sont porteurs de l'héritage antique.

En réunissant nos informations, nous arrivons à la synthèse suivante: les sarrasins sont les survivants des païens de l'Antiquité parce qu'ils assurent la continuité du refus du christianisme et de la persécution des chrétiens, tout comme les juifs, aux yeux des hommes du Moyen Age, étaient encore ceux qui avaient crucifié Jésus. La conception d'une histoire organisée en trois univers temporels, sarrasin, juif et chrétien, avait ainsi pour corollaire la perception des non-chrétiens mis en scène dans l'épopée, soit juifs, soit sarrasins, comme représentant la permanence d'univers antérieurs à la révélation et destinés à disparaître par le massacre ou la conversion, mais en même temps toujours menaçants. Ce qui résulte ainsi du changement de perspective qui consiste à envisager pour elles-mêmes les allusions à l'antiquité des textes du Moyen Age, c'est la mise au jour d'une conception cohérente de l'adversaire, mais aussi de l'imaginaire du temps dans lequel elle s'inscrit.

Le sentiment se dégage, dès que l'on réunit les œuvres ayant un rapport avec notre sujet, qu'avant le christianisme, l'univers entier, à l'exception du domaine juif, était occupé par les sarrasins, et que, hors de

l'espace catholique, il continue à l'être. Le polythéisme, que mettent en scène les textes, ne peut pas être non plus qualifié de circonstance qui aurait été progressivement fabriqué à l'usage exclusif des Musulmans. Toutefois, le nouvel adversaire venant du sud, le musulman et qui combat la chrétienté avec tant d'acharnement, devient l'héritier de l'image du sarrasin de l'antiquité et représente la résurgence du monde ancien dans le monde moderne.

Nous comprenons à présent l'importance de l'image du sarrasin dans la chanson de geste. Si nous insistons sur ce thème, c'est qu'il fonde profondément l'image du non catholique romain dans toutes les œuvres du Moyen Age. Les chroniques du XIVE siècle sont donc fortement pétries de cette notion et notre but est de déterminer si, en tant qu'œuvres à vocation historique, elles parviennent à se dégager de l'analyse littéraire qui situe le sarrasin de la Hongrie au Maghreb en passant par l'Empire byzantin et les Balkans. Nous aurons donc un état des lieux qui nous permettra de constater l'éventuelle évolution de la notion de chronique dans son attachement à l'histoire au dépend de l'élément littéraire.

L'image des Turcs

Si l'Occident chrétien vit une période de crise intense, marquée entre autre par le schisme d'Occident, les guerres et épidémies qui le ravagent, l'Orient méditerranéen voit la montée d'un nouvel acteur politique: le Turc.

Alarmé de multiples fois par des pèlerins chevaliers revenus de Jérusalem par la Hongrie et par des émissaires du roi de Hongrie Sigismond, le roi de France apprend le danger d'invasion turque qui menace aux portes de la chrétienté occidentale. Profitant d'une trêve avec l'Angleterre, ce dernier monte, en collaboration avec le duc de Bourgogne, l'expédition de Hongrie, qui attirera des chevaliers de toute l'Europe entière, ceci en réponse aux demandes de secours de Sigismond.

D'un point de vue intellectuel, les grands de France, profitant de la faiblesse de la monarchie, voulurent rivaliser avec la cour de Charles VI en développant un mécénat actif. En ce qui concerne les chroniques, la cour de Bourgogne s'impose comme principal leader dans l'interprétation de la réalité. Or, si nous observons la bibliothèque des ducs de Bourgogne, force est de constater la part du lion accordée aux domaines concernant l'outre mer et les croisades. Si l'on ajoute à cela l'héritage

familial fortement marqué par l'idéal de croisade, nous comprenons mieux pourquoi le Duc de Bourgogne insiste pour que son fils, Jean, prenne la tête de l'expédition de Hongrie de 1396.

Comme nous pouvons préalablement le prévoir, il y a un avant et un après Nicopolis dans la manière de percevoir le Turc.

a. L'image du Turc avant Nicopolis

La *Chronique de Charles VI*, en 1384, présente le nouveau protagoniste qui met à genoux l'Empire byzantin, Lamorat Baxin, et cela parce que "*rien n'arriva de remarquable dans le royaume*". Curieux, le chroniqueur nous renseigne sur le pourquoi de l'avancée turque en territoires byzantin et balkanique. Dans ce court chapitre, le Turc se caractérise en six points:

- Il provient d'un univers barbare et païen, la "*Perse*", terme désignant à l'époque l'Asie mineure⁶.
- Il continue à représenter l'archétype de l'infidèle⁷.
- Il incarne, de par son origine géographique, le bras de la justice divine punissant la chrétienté de ses péchés⁸.
- Il est maître de la politique byzantine en installant, à son gré, tel ou tel prétendant au trône⁹.
- Il désire asservir la chrétienté entière¹⁰.
- Il entretient, enfin, un rapport étroit avec l'occulte et, par extension, avec le diable¹¹.

5. Cf. *Chronique de Charles VI de Saint-Denis contenant le règne de Charles VI de 1380 à 1422*, Paris 1839, pp. 319-321.

6. A la fin de l'antiquité, c'est Gengis Khan, le fléau de Dieu, qui provient de cette partie du monde.

7. Dans ce texte, les Ottomans sont qualifiés d'"*ennemis de la croix*".

8. Le religieux de Saint Denis souligne que: "*La main du Seigneur s'est appesantie sur le peuple chrétien; Dieu avait choisi les Turcs pour être les instruments de sa colère*", cf. *Ibidem*.

9. cf. *Ibidem*: "*Après avoir renversé l'empereur Jean (Cantacuzène), qui avait régné quarante ans, ils avaient rétabli par force à sa place sur le trône impérial son neveu Jean (Paléologue 1er, rétabli sur le trône en 1355), en lui imposant un tribut annuel*".

10. L'auteur de préciser en décrivant la nation turque: "*pleine de confiance dans ses forces, et brûlant du désir de soumettre à sa domination toute la chrétienté... résolu de commencer ses attaques par l'Empire de Constantinople*".

11. Dans son chapitre, le religieux fait référence à un rêve spirituel que fait Murad 1er, songe qui est interprété par des devins. Plus tard, nous retrouvons Bajazet entouré de mages, cf. Paradin Guillaume, *Annales de Bourgogne*, Lyon 1566, p. 453, alors que Bajazet, au

La mentalité religieuse de la fille aînée de l'Église étant profondément centrée sur le nombril de la chrétienté, Rome, il apparaît que les territoires autres que catholiques ont généralement le statut de païens, à l'exception de Jérusalem qui demeure la terre sacrée à reconquérir. Toutefois, il existe une hiérarchie dans la perception même du païen pour les hommes de l'époque, attendant au degré de réception du message évangélique.

Or, la "*Perse*" n'a, pour l'homme du moyen âge, jamais été touchée par le christianisme, ce qui fait de ce pays le lieu d'où sortent *ex nihilo* des peuplades sans foi ni loi qui servent traditionnellement de bras justicier divin lorsque le créateur désire rétablir ses brebis égarées dans le droit chemin. C'est également pour cette raison que les Turcomans sont dépourvus d'histoire.

Pendant, si le nouvel infidèle demeure une menace pour la chrétienté, le chroniqueur insiste sur l'intelligence politique de Murad 1er, élément qui caractérise le sultan avide de conquête.

Remarquons enfin que les Turcs s'adonnent aux forces occultes par le moyen de l'analyse prophétique des rêves, par la pratique de la magie noire et en percevant l'avenir.

Le deuxième texte relate les faits de l'année 1391¹². Le Religieux de Saint-Denis, dans ce court récit, propose une description plus proche de la réalité, car moins entachée de littérature, de Murad 1er. A ceci une raison essentielle, les Turcs se pressent sur la frontière hongroise et les chevaliers pèlerins, qui ont servi dans l'armée hongroise, rapportent la nouvelle d'une lourde défaite.

lendemain de sa victoire à Nicopolis, hésite à mettre à mort tous les chrétiens: "*ils furent destourné de ceste resolution par un vieil Turc, necromantien*" et l'auteur d'ajouter: "*Le roy Baïazet mit en grande considération les mots de ce magicien, et scavoit bien, que ce conseil venoit de la communication qu'il avoit avec le diable, qui juge des choses à venir par coniecture des passees, et presentes* (une référence aux pratiques divinatoires basées sur l'astrologie)". De même Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI*, dans *Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France*, 1ère série, t. II, Paris 1836, rapporte un événement pratiquement similaire: "*Et disoit-on communement qu'il y eut un Sarrasin, nommmé Nigromancien, devin, ou sorcier, qui dist qu'on le sauvast* (le comte de Nevers) *et qu'il estoit taillé de faire mourir plus de chrestiens que le Basac, ny tous ceux de leur loy ne sçauroit faire*", p. 409. Cette perception d'un Orient où règne la magie noire, le terme "*Nigromancien*" l'atteste, confirme le processus de diabolisation du Turc.

12. Cf. *Chronique de Charles VI*, pp. 709-711.

Comme le danger d'invasion de l'Occident par les musulmans se précise, le roi s'informe sur la généalogie du sultan. Ses interlocuteurs décrivent également *"un homme plein de sagesse et de circonspection, qui craignait Dieu selon les maximes superstitieuses des Turcs"*¹³. Ces éléments qui dépeignent un souverain juste, pieu et ouvert à toutes cultures étrangères¹⁴ ont un double intérêt. Tout d'abord, l'auteur reconnaît de grandes qualités morales à un infidèle, un point de vue nouveau tranchant avec l'image littéraire classique du sarrasin, un élément que nous retrouverons dans les descriptions des souverains turcs. De plus, cette image sert à élaborer une critique sévère de la société française à cette époque en opposant l'image d'un bon infidèle à une chrétienté qui semble bien pervertie¹⁵.

Aux vues de ces textes, nous constatons une évolution dans la description même que donnent les chroniques de France du Turc quelques années avant que le conflit entre chrétiens d'Occident et Turcs éclate. Si, au début, le Turc est décrit comme un infidèle provenant d'une région barbare, qui pratique la magie, la divination et accorde une place privilégiée au rêve spirituel, preuve supplémentaire de son contact avec le diable, une autre représentation émerge peu à peu et s'affranchit des descriptions classiques du sarrasin.

Si nous désirons trouver des raisons à cette évolution, il faut souligner que, tout d'abord, l'Empire ottoman joue un rôle politique de plus en plus important en Méditerranée orientale, lieu où il devient un acteur incontournable. De plus, les rapides conquêtes des sultans mettent à genoux les différents Etats de l'Anatolie à la Hongrie et une con-

13. A savoir, le Coran.

14. Il est dit: *"Malgré sa passion démesurée pour la gloire et les conquêtes, il montrait beaucoup d'humanité envers les vaincus; il ne les maltraitait point, ne les accablait pas d'exaction, et ne les chassait point de leur pays, pourvu qu'ils consentissent à lui obéir et à payer un tribut annuel, si faible qu'il fût. Scrupuleux observateur des traités, fidèle à sa parole"*, cf. *Chronique de Charles VI, Ibidem*.

15. Le chroniqueur d'affirmer, p. 711: *"Il permettait à ses alliés de vivre sous leurs lois et répétait souvent: 'Nous ne nous mêlons point de ces affaires; nous désirons que chacun fasse son salut selon sa loi; mais nous voulons seulement régner sur le temporel, qui assurément nos appartient de droit à nous et à ceux qui observent notre sainte loi'."* Ce passage est à placer dans son contexte, à l'époque où les grands d'Europe prennent partis pour tel ou tel obédience lors de l'affaire du schisme et l'auteur enjoint directement les seigneurs à cesser la "voie de fait", la voie des armes qui n'aboutit, finalement, à rien.

naissance plus précise de cette nouvelle puissance s'impose peu à peu. Il reste cependant l'idée, basée sur la notion de providence divine, que les Turcs représentent le bras vengeur de Dieu qui punit ainsi les Etats orthodoxes du schisme de 1054. Toutefois les chroniques contemporaines aux faits ne savent pas jusqu'où s'étendra cette invasion, alors que le risque d'une conquête de l'Occident, par les forces turques, se profile de plus en plus. En effet, toujours dans la logique de la providence divine, le Créateur pourrait également punir le monde catholique de ses péchés, cristallisés par le schisme d'Occident, les vagues d'épidémies et par les guerres fratricides qui déchirent l'Europe. De plus, le fait que les Turcs proposent des alliances avec d'autres musulmans, qu'ils se renseignent, par des espions sur l'état des forces occidentales qu'ils rencontreraient en cas d'invasion, prouve la volonté de conquête de toute la chrétienté et renforce l'idée que les Turcs sont réellement les instruments de la justice divine.

Dans ces descriptions ressort l'idée d'un Empire ottoman très puissant: ses conquêtes territoriales, son rôle d'arbitre dans la politique byzantine et sa victoire sur l'armée catholique hongroise, en sont les principaux arguments. Cependant, le sultan symbolise également la tolérance religieuse et politique. En effet, les textes accordent à Murad Ier de hautes qualités morales en tant que souverain et offrent une image d'un roi respectueux des étrangers. La tolérance du sultan apparaît également au niveau religieux puisqu'il accepte que chacun vive selon sa loi, tout en étant lui-même un croyant sincère. Remarquons que cette image du souverain turc est de même confirmée par le *Livre des fais*, œuvre qui pourtant répugne à offrir une représentation positive du Turc¹⁶.

Un autre point, qui prouve l'intérêt croissant pour le phénomène turc, est que si ce peuple est au départ présenté sans que son histoire soit révélée, réduisant ainsi son rôle à celui d'instrument de la justice divine, la suite de la *Chronique de Charles VI* propose une histoire généalogique de Murad Ier, preuve supplémentaire que celui-ci intéresse l'Occident à

16. Le panégyriste du maréchal admet que, lorsque Boucicaut et Renault de Roye arrivent à la cour de Murad Ier, il "*les receut a grant feste et leur fist tres bonne chere, et ilz lui presenterent leur service en cas que il feroit guerre a aucuns sarrasins. Si les en mercia moult l'Amorat, et demourerent avecques lui environ III mois*", cf. *Le Livre des fais*, p. 62. A la fin de ce séjour, Murad fait même escorter les chevaliers français afin qu'ils puissent mener à bien leur pèlerinage en Terre Sainte, cf. *Idem*.

partir du moment où il commence à représenter un danger pour la chrétienté occidentale.

Toutefois, notons que le religieux de Saint-Denis se renseigne à bonnes sources avant de rédiger sa chronique, et qu'il se fait en cela l'écho discret de la présence de certains nobles français à la Cour ottomane. Cette présence est également attestée par le *Livre des fais*, lorsque Boucicaut propose au sultan ses services contre d'autres musulmans, et le cas de Jacques de Helly vient confirmer notre hypothèse: il a, de son propre aveu, servi le sultan durant quelques années.

Enfin, soulignons que la chronique du religieux de Saint-Denis se sert de l'image du sultan à des fins didactiques puisqu'elle permet à l'auteur de critiquer son temps. Dans ce cadre, l'image de Murad Ier se réfère au souverain idéal, qui sait unifier ses conquêtes sous une même foi, mais dans la tolérance des croyances pratiquées par les peuplades conquises. Cette représentation vient s'opposer à celle des rois d'Occident qui, par leurs divisions politiques et par leur rôle pris lors du schisme religieux, symbolisent la faiblesse et l'incompétence d'un système politico-religieux occidental défaillant.

Il apparaît, par le ton de la chronique de Charles VI, une forte évolution de la représentation du Turc. Cette nouvelle perception, qui tente de s'extirper de l'image réductrice que prédéfinit la littérature, permet à une curiosité humaniste d'éclorre, même si elle reste motivée par des raisons didactiques. Toutefois, la menace turque se fait, de jour en jour, plus réelle et c'est lorsque la France entre en guerre contre l'Empire ottoman que l'image du Turc va encore connaître de nouveaux bouleversements.

b. Les Turcs de la bataille de Nicopolis à la libération des prisonniers français.

La France est maintenant en guerre contre l'Empire ottoman. Si notre première étude reflète l'image d'un Turc, qui peut servir à établir une critique des souverains de la société occidentale, l'Ottoman devient alors l'ennemi de la chrétienté et il est donc à craindre que son image se calque, logiquement, sur celle de l'infidèle dans la littérature.

Toutefois, la représentation du Turc continue son évolution et ceci pour deux raisons principales. Tout d'abord parce que l'expédition de Hongrie se solde par un cuisant échec et que les chroniqueurs ont tenté

de comprendre le pourquoi d'une telle défaite. Très vite, nous pouvons distinguer deux écoles: celle considérant que la chevalerie française a subi les conséquences d'une défaite dont le chef, responsable et coupable, est Sigismond, l'autre qui admet que la responsabilité de la faillite de l'entreprise est due à l'attitude sacrilège des Français qui a provoqué la colère de Dieu. Suivant l'esprit de l'époque, la notion de providence divine vient aider à l'argumentation des deux partis. Nous comprenons alors pourquoi la première tendance utilise l'image du Turc à des fins didactiques.

Enfin, c'est lors de la description de cette croisade que pointe une curiosité toute ethnologique pour le peuple turc, élément nouveau s'il en est dans des œuvres souvent marquées par l'emprunt d'éléments littéraires qui servent à élaborer des jugements préconçus. Dans ce contexte, il nous faudra déterminer les deux grands courants qui construisent ces chroniques: l'un concerne l'assimilation du Turc à l'image littéraire du Sarrasin, l'autre nous montrera en quoi les mentalités changent en offrant au Turc un statut d'être humain et comment les chroniqueurs emploient ce nouvel élément.

Nous ne nous étendrons pas sur le début de l'expédition. Cependant, il est important de noter que les Balkans sont assimilés, par Jean Froissart, comme la "*Turquie*", terme employé pour parler de ces contrées¹⁷.

Une fois entrée en territoire ennemi, les croisés prennent plusieurs villes jusqu'à mettre le siège devant Nicopolis. Dans la description de ces assauts répétés, il se dégage la découverte de la politique des sultans turcs lorsqu'ils asservissent un pays: ceux-ci ne cherchent pas systématiquement à remplacer les représentants du pouvoir local, préférant faire passer sous vassalité les villes et les terres conquises. Or, afin de marquer leur présence, les souverains turcs laissent une garnison en place: ce sont elles qui sont systématiquement massacrées au cours de l'expédition¹⁸.

Sur un plan militaire, les Turcs sont reconnus comme des guerriers

17. Il en est de même pour les *Annales de Bourgogne*, p. 441.

18. Cf. les épisodes concernant les prises des villes en territoire bulgare. La première est nommée Bondius dont le gouverneur de la place n'est autre que l'ancien empereur de la Bulgarie: Jean Sracimir, cf. *Livre des Fais*, p. 93 et *Chronographia Regum Francorum, 1380-1405*, Paris, 1847, T. III, pp. 135-136. La seconde est la cité de Rachova, cf. *Livre des Fais*, pp. 94-98 et *Chronographia*, pp. 136-137.

farouches et ceci afin de souligner le prestige des croisés qui remportent des victoires après de hautes luttes¹⁹.

C'est justement lors des descriptions de batailles que réapparaît l'image littéraire du sarrasin voué au diable. En effet, les Turcs emploient la stratégie de la ruse pour vaincre les croisés et cela à plusieurs reprises. Tout d'abord lorsque ces derniers, avant que l'armée coalisée ne fasse le siège de Nicopolis, tendent de nombreuses embuscades à celle-ci²⁰. Puis, Bajazet fait venir "*secrètement*" ses troupes d'Anatolie à Nicopolis afin de surprendre les chrétiens. Sur ce point, le ton des sources est tel qu'est sous-entendu qu'un tel coup de force n'a pu se réaliser de manière naturelle et que le sultan n'a dû l'accomplir qu'avec l'aide des forces occultes²¹. Enfin, lors de la bataille, l'utilisation de pieux pour couper la charge de la cavalerie franque a été vécue comme une insulte à tout esprit chevaleresque qui prône le combat singulier et l'épreuve de force directe²².

Ces éléments ont un double intérêt: ils montrent que les Turcs sont les alliés du diable, les chroniques reprenant le ton des œuvres épiques, et la modernité de l'armée de Bajazet dans sa manière de combattre en opposition avec l'armée croisée aux valeurs chevaleresques obsolètes²³.

Lors de la description de ces engagements, certains termes se réfèrent directement à la littérature, lorsqu'ils associent le Turc à des "*pourceaux*", des "*chiens*", plus généralement des "*bestes*"²⁴. Nous retrouverons des adjectifs similaires lors du massacre des prisonniers chrétiens au lendemain de la victoire turque: ils sont en effet qualifiés de "*chiens de sarrasins, laids et horribles*", et, en parlant de Bajazet "*ce*

19. Cf., par exemple, *Livre des fais*, p. 95 et p. 97, lorsque le biographe relate la violence des assauts lors de la prise de Rachova.

20. Cf. *Ibidem*, p. 98. Les *Annales de Bourgogne* et les *Chroniques* de Froissart relate un événement où les chevaliers français prennent les Turcs à leur propre piège en tendant eux-même une embuscade aux Turcs: cf. Froissart, *Chroniques*, Paris 1539, folio XLI et *Annales de Bourgogne*, p. 444.

21. Cf., par exemple, *Annales de Bourgogne*, p. 446.

22. Cf. *Chronique de Charles VI*, T. II, pp. 502 et suivantes, le *Livre des Fais*, p. 105.

23. A noter que le roi Sigismond proposait un plan de bataille précis pour combattre les Ottomans. Ce plan, qui tenait compte des forces et des faiblesses de l'armée chrétienne, fut rejeté par la noblesse française qui préconisait une charge frontale contre l'ennemi. Cette nuance n'a pas échappé à certains chroniqueurs, dont le plus explicite concernant cet épisode reste le religieux de Saint-Denis, cf. *Chronique de Charles VI*, p. 489.

24. Cf. *Annales de Bourgogne*, p. 444 et Froissart, *Chroniques*, Folio XLI.

tyran ennemi de la foi qui là seoit²⁵”, de “cruel bourreau qu’on eust sceu imaginer²⁶” et “Or, estoit ce prince un des plus caux, et rusé paillard que portait jamais armes: car tous ses desseins n’estoyent que surprises, finesses, inventions, et stratagemes, et quand on le pensoit encore estre à cent lieues de là, il estoit à dos à ses ennemis, et sembloit qu’il volast, tant avoit-il d’astuce, et silence secreete, en la conduite de ses affaires²⁷”.

Par extension, cette croisade a un côté apocalyptique puisqu’elle oppose les serviteurs de Dieu aux suppôts de Satan. En effet, face aux chrétiens intègres et droits, représentant la chevalerie au service du Christ, s’oppose celle du mécréant rusé et, donc, inspiré par le diable.

Un autre élément qui vient renforcer cette idée de lutte de toute la chrétienté contre un monde païen, un monde qui n’a pas reçu la bonne nouvelle christique, se trouve dans la description même de l’armée infidèle qui est composée de troupes venues de “*Damas, de Tartarie et Perse, de Mede, de Tarce, de Baudas et de Lecto*²⁸”²⁹: toutes les forces sarrasines conjuguent leurs efforts pour détruire la chrétienté.

Ensuite, juste après la défaite de Nicopolis, la description que le *Livre des fais* établit du massacre des prisonniers ajoute au sentiment de lutte ultime entre le bien et le mal lorsque le panégyriste ose une métaphore biblique: dans ce texte, les Turcs sont assimilés aux Romains et Bajazet à Hérode lors de l’épisode du massacre des enfants de Bethléem, ces derniers symbolisant les chrétiens³⁰.

Enfin, une fois le massacre des prisonniers accompli, les conditions d’emprisonnement des nobles français en Turquie est l’épisode qui permet, une nouvelle fois aux chroniqueurs, de rapprocher le Turc de l’image du sarrasin:

“(Bajazet) les (les prisonniers français) faisoit nourrir, de viandes à eux estrangers, et inaccoustumees: car ils ne mangeoyent que de pain de

25. Pour ces deux derniers passages, cf. *Livre des Fais*, p. 114.

26. Cf. *Annales de Bourgogne*, p. 452.

27. Cf. *Ibidem*, p. 446.

28. Le terme “*Lecto*” se rapporte aux infidèles de Lituanie. Dans ce contexte, il doit essentiellement désigner les troupes slaves et les janissaires qui ont combattu sous les ordres de Bajazet.

29. Cf. Froissart, *Chroniques*, folio XLI. Nous retrouvons à quatre reprises la description de l’armée du sultan, trois dans les *Chroniques* de Froissart, au même folio XLI, et dans les folios LII et LIII, ainsi que dans les *Annales de Bourgogne*, p. 443.

30. Cf. *Livre des Fais*, p. 114.

millier, qui est fade, chairs mal cuytes, et appareillees... les Turcs qui estoient establis pour les garder, les eussent autant aymer mort, que sains³¹".

et, concernant Bajazet, à propos de la question de mettre les prisonniers à rançon:

"Dur et revesche, et (qu'il) sembloit qu'il n'y voulsist entendre, ne on ne le pouoit faire mettre nulle à raison³²".

Comme nous pouvons le constater, à travers ces exemples les plus évocateurs, l'image du Turc est associée à celle du sarrasin, essentiellement en période de crise. Mais la représentation du Turc continue à être utilisée à des fins didactiques, ainsi qu'en témoignent de nombreux textes.

Tout d'abord, lorsque Bajazet apprend de prisonniers ottomans, évadés du camp croisé, la conduite licencieuse des chrétiens, ce dernier réagit ainsi:

"Bajazet... témoigné une profonde horreur pour les chrétiens, et déclara qu'ils méritaient plutôt d'être châtiés que de vaincre, eux qui ne craignaient pas point de provoquer la colère de leur Seigneur Jésus Christ".

Plus loin dans le chapitre, l'idée d'un Bajazet qui devient l'archétype du bon souverain gardien de l'ordre spirituel continue à s'opposer à l'image du mauvais chrétien symbolisé par la conduite de l'armée croisée et de ses chefs en particulier:

"Bajazet était un prince sage et avisé, qui craignait Dieu selon les croyances superstitieuses des Turcs. Il répétait souvent que la providence réservait aux hommes des peines et des supplices, toutes les fois qu'ils enfreignaient sa loi. Quelques uns des siens lui ayant demandé à ce propos pourquoi Dieu différait quelquefois le châtiment des coupables: 'La colère divine, répondit-il, marche d'un pas lent à la vengeance et compense ce retard par la grandeur du supplice. Plus sa vengeance est tardive, plus elle est terrible'³³".

Cette opposition permet d'expliquer le pourquoi de la défaite de la coalition chrétienne en même temps qu'elle permet de brosser le

31. Cf. *Annales de Bourgogne*, p. 454 et, pour complément, Froissart, *Chroniques*, folio LVI, *Chronographia*, pp. 140-142.

32. Cf. *Livre des fais*, p. 124.

33. Cf. *Chroniques de Charles VI*, p. 499.

portrait du souverain idéal, administrateur des biens temporels, gardien de sa foi et respectueux de la religion d'autrui.

Ensuite, c'est à la fin de la bataille de Nicopolis, lorsque le sultan découvre que les chrétiens ont massacré les prisonniers faits à la ville de Rachova avant la bataille, que Bajazet est présenté comme un souverain juste:

“(en discutant du sort des prisonniers) Quelques uns proposèrent de les réduire en esclavage ou de leur faire payer un rançon. Mais Bajazet s’y refusa: ‘Il n’est pas juste, dit-il, de garder foi du serment envers ces infracteurs des lois et des traités, qui ont foulé aux pieds leur propre loi, et qui, au mépris des conventions faites avec les nôtres après la prise de Rachova, ont égorgé sans pitié des malheureux auxquels ils avaient promis la vie sauve. Je pense que pour tirer une juste vengeance de tant de crimes, il faut passer tous nos prisonniers au fil de l’épée.’ il n’excepta de cet arrêt général que le comte de Nevers, en sa considération de sa haute naissance³⁴”.

Nous trouvons là une tentative d'explication de ce massacre, élément qui manque chez les autres chroniqueurs et qui met à nouveau en relief l'aspect pédagogique que sous-tend le texte: Si les croisés avaient eu une conduite digne du Christ, une telle défaite n'aurait pas été possible. Une nouvelle fois, l'idée est bien de condamner la conduite des croisés qui, punis par Dieu, portent l'entière responsabilité de la déroute.

Enfin, les *Annales de Bourgogne* nous proposent deux anecdotes, relatées probablement par le comte de Nevers lui-même, alors qu'il se trouvait encore prisonnier du sultan.

Si la première insiste sur le caractère cruel du sultan, la seconde souligne les qualités d'un souverain juste³⁵:

“advint que estant allé à la volerie, ayant là prest les sept mille faulconniers, avec leurs oyseaux, il fit getter un faulcon, qui estoit comme l'on diasoit leurré pour les aigles, lequel ne fit pas le devoir que Baiazet en attendoit... dont le grand Turc se despita si furieusement, quil fut sus le point de faire trancher les testes à deux mille faulconniers, qui avoient charge du faulcon, qui avoit fait ceste faute, n'eust ete Jean de Bourgongne, qui le divertit de si cruelle sentence, pour si peu de chose:

34. Cf. *Ibidem*, p. 517.

35. Cf. concernant ces deux récits: *Les Annales de Bourgogne*, p. 458-459.

en quoi l'on congnoit quel marché ce Barbare faisoit de testes d'hommes.

Or avec este cruauté, il observe une grande rigueur de justice”.

Suit l'histoire de la pauvre femme qui, possédant pour seul bien une chèvre, se voit substituer son lait par un serviteur de Bajazet. Décidant de porter l'affaire devant le sultan: celui-ci convoque l'accusé qui nie vigoureusement les faits. Devant ce dilemme, il prévient la femme que, si elle ment, elle sera mise à mort et que, si le serviteur a failli, elle sera dédommée, alors qu'il devra subir la peine capitale. Afin de pouvoir trancher, le sultan fait ouvrir l'estomac du pauvre accusé et y trouve le lait pas encore digéré. Finalement, la vieille femme est innocentée et le serviteur mis à mort. A la fin de ces épisodes, le chroniqueur conclue ainsi:

“Pleust à Dieu, que nos princes et ceux qui doissent administrer la justice au peuple n'eussent moins d'equité que un Turc, qui scavoit bien que la maison d'un roy et d'un prince, doit être un temple de justice... Si Jean de Bourgogne... eut fait son profit de cette equité”.

Il nous paraît devoir mettre en relation ces deux histoires qui se suivent, la première soulignant le caractère colérique de Jean sans peur.

En ce qui concerne l'image du Turc, une dernière série de textes, les plus rares mais les plus originaux, décrivent l'Ottoman, dès que ce fait la rencontre avec cette peuplade, en notant les us et coutumes rencontrés chez l'ennemi et la politique établie par le sultan. Cette curiosité laisse le champ libre à l'observation et annonce, d'ors et déjà, l'esprit humaniste.

Elle se trouve, en premier lieu, dans la volonté de décrire la composition de l'armée ottomane. Si nous avons précédemment défini l'aspect littéraire qui pétrit cette description, une réelle volonté de dénombrement existe dans certains textes et ceci dans la tradition établie par les textes relatant la première croisade:

“Car le roy Tauburin (Tamerlan) a la priere et requeste de Lamorabaquin y envoya grant nombre de gens d'armes: ainsi font tous roys chrétiens au payes quant mestier est et confortent l'ung l'autre³⁶”.

ou bien encore:

36. Cf. Froissart, *Chroniques*, folio XL.

“Plusieurs sarrasins et payans persans tartres et arabes avoient prins des prisonniers dont ilz pensoient grandement mieulx valoir ainsi qui le firent³⁷”.

Froissart insiste donc sur le fait que l’ost de Bajazet est composée également d’autres peuplades que l’auteur s’est donné la peine de distinguer. Cet élément nous montre également la politique du sultan qui fait appel à des troupes auxiliaires afin de briser une croisade potentiellement dangereuse pour le monde musulman. Toujours d’un point de vue politique, nous découvrons les moyens que se donne le sultan pour mettre à bas la chrétienté:

“Il avait des interprètes et des espions qui l’instruisaient de la situation des rois et des royaumes de la chrétienté³⁸”.

En ce qui concerne les troupes infidèles, elles sont décrites ainsi:

“Bajazet... fit avancer contre eux (les chrétiens) pour les envelopper, au son des trompettes et au bruit des tambours, ses gens de pied et sa cavalerie légère, leur recommandant d’effrayer leurs adversaires par des cris horribles, et de les tuer tous sans pitié ou de les faire prisonniers³⁹”.

Plus tard, une fois la victoire acquise, ils *“les mettoit en joye et en matière de rire et desbattre⁴⁰”* alors que, pendant ce temps:

“vint Bajazet, dict Lamorabaquin, avec grand nombre de mene-striers à sa mode, faisant grand bruit de Naquaires, et de tabourins à la Turque accompagné de tous les princes de son ost⁴¹”.

C’est à ce moment que le sultan décide de prier Dieu afin de le remercier de cette victoire:

“Et en remercyoit dieu selon leur loy ou ilz crotoient et quant on les desarme pour soy refroidir et raffreschir il s’assit sur son tapis de soye et en my la tête et fist benir devant luy tous les principaulx et grans amys⁴²”.

37. *Ibidem*, folio LII.

38. Cf. *Chronique de Charles VI*, p. 711.

39. Cf. *Ibidem*, p. 513.

40. Cf. Froissart, *Chroniques*, folio LIII.

41. Cf. *Annales de Bourgogne*, p. 451, une description se trouve au folio LIII des *Chroniques* de Froissart.

42. Cf. Froissart, *Ibidem*. La chronique du religieux de Saint-Denis relate également cette prière: *“Bajazet, les yeux aux ciels, rendit grâce à Dieu d’un succès si éclatant”*, p. 517.

Froissart continue sa description en soulignant le respect et la crainte qu'évoque le sultan pour son armée:

“Le premier fut que quiconques aurait prisonniers il le mist avant dedans le second jour et amenast devers le roy et ses hommes. Le second commandement fut que tous les hommes morts fussent cherchez et visitez. Et les nobles qui se monstroient a estre plus grans seigneurs que les autres fussent tous mys dung coste et laissez en leur poins tant quil les euz veuz car il vouloit la aller devant. Le tiers commandement fut que on enquist justement et veritablement entre les mors et les vifs se le roy de hongrie estoit mort ou vif ou prins prisonnier. Tout fut fait ainsi comme il ordona ne nul ose faire du contraire⁴³”.

Une fois les prisonniers écroués en Turquie et le chevalier de Helly rentré en France, une autre motivation pousse les grands de France à connaître les goûts du sultan: la manière de le toucher, par des présents, afin qu'il mette à rançon les nobles en captivité. Or, Helly a servi sous les ordres de Murad 1er, le père de Bajazet, et répond ainsi au duc de Bourgogne:

“Le duc de Bourgogne, considerant tous les moyens pour ravoir son fils, tira un iour apart le sire Helly, et lui demanda fort privément, en quoy s'estoit que le roy des Turcs Baiazet prenoit plus de plaisir, et de quelles choses il aimoit plus le passe temps, et quel present l'on lui pourroit faire, qui lui porroyent estre les plus agreables. Messire Jacques de Helly respondit... le Roy Baiazet aimoit la volerie, et la faulconnerie, et la grosse chasse, et pour cette occupation, il avoit a ses gaiges ordinaires, sept mille hommes, et six mille chiens, et faisoit plus de cas des oyseaux, et des chiens, que des personnes mesmes... surtout il aimoit les faucons blancs, que l'on nomme Gerfaux, desquels l'on ne peut finer par delà, sinon qu'ils viennent de ces païs de Ponant et qu'il lui avoit ouï dire, qu'il en recouvreroit bien volentiers... mais quant à choses rares et précieuses, et desquelles l'on fait grand cas par delà, faut entendre, que les grans princes de Turquie font grand conte des tapisseries de haute-lyce... mesmement quand elles sont historiees, des histoires antiques...⁴⁴”.

43. Cf. Froissart, *Ibidem*. La *Chronique de Charles VI*, p. 711, retranscrit également l'immense respect qu'inspire le sultan pour ses troupes: “l'on pouvait, avec sauf-conduit de son sceau, se rendre en toute sûreté auprès de lui durant le temps de trêves. Ce sceau était tellement respecté dans son armée, que chacun, en le voyant, tombait à genoux”.

44. Cf. *Annales de Bourgogne*, p. 455. La version de Froissart, *Chroniques.*, folio LV,

Cet intérêt de Bajazet pour l'antiquité se trouve également lorsque ce dernier, après sa victoire à Nicopolis, avoue ses ambitions:

“Et (Bajazet) disoit que prouchinement tous passeroient a puissance au royaume de hongrie et conquerroient tout le pays et en suivant tous les autres royaumes et pays chrestiens. Et mettroit en son obéissance tout et lui suffiroit de tenir chascun en sa loi, qu’il en eust la seigneurie. Et voudroit regner comme alixandre de macidoine aue fut roy sur douze ans de tout le monde duquel sang il se disoit et duquel lignage il estoit descendu et yssu⁴⁵”.

Une fois les cadeaux offerts à Bajazet, l'entretien qui décrit l'entretien entre le sultan et le sire de Helly est des plus intéressants⁴⁶. Afin de le résumer, nous pouvons retenir que:

- Bajazet est satisfait des présents du roi de France et du duc de Bourbon qui concernent la chasse et les tapisseries historiées représentant Alexandre le Grand.
- Le sultan, en récompense des services rendus par le chevalier de Helly, décide de lui offrir la liberté sans qu'aucune rançon ne soit versée.
- L'étiquette à la cour du sultan est décrite avec minutie lorsque le chevalier français se doit de s'agenouiller devant le souverain.

Un peu plus tard, lors d'un entretien entre le plénipotentiaire français et le duc de Nevers, des mots surprenants viennent à la bouche du futur duc de Bourgogne:

“Jai entendu que Lamorabaquin est loyal, courtois et brief en toutes choses, mais que on le faiche prendre en point⁴⁷”.

rapporte un discours abrégé de celui de Jacques de Helly mais, dans ses chroniques, il ne s'adresse pas au duc de Bourgogne seul, puisque le chevalier parle devant le roi. Nous acceptons plus volontiers l'interprétation donnée par Froissart, les *Annales de Bourgogne*, en tant que texte tardif, s'inspirent du texte de ce dernier. Froissart rapporte une autre entrevue entre le roi de France et Jacques de Helly concernant les cadeaux à faire à Bajazet, ceci afin de décider ce dernier à fixer la rançon des prisonniers. Les conseils du chevalier recourent ceux cités dans le passage des *Annales de Bourgogne*, que nous venons de reproduire, et le chroniqueur de conclure que le roi de France et le duc de Bourgogne se plient aux conseils de Jacques de Helly, cf. folio LVI.

45. Cf. Froissart, *Chroniques*, Folio LII. Cette volonté de conquérir toute la chrétienté est déjà apparue lors de l'épisode du rêve que fait Murad 1er, songe qui annonce sa domination sur tout la chrétienté dans *Chronique de Charles VI*, p. 321.

46. Cf. Froissart, *Chroniques*, folio LVIII.

47. Cf. *Idem*.

Il ressort de cet épisode l'image d'un sultan loyal, fidèle en sa parole, droit et équitable à condition de savoir le prendre.

Enfin, une fois la rançon payée, les prisonniers gardent une dernière image du sultan:

“Et quant ce vint congie prendre le conte de Nevers et les barons de France se myrent tous ensemble et en vindrent bien et en point’ ainsi quilz sceurent faire devers lamorabaquin et prindrent de ses biens faiz et de ses courtoisies. Ledit lamorabaquin parla au conte de Nevers par la bouche dung latinier qui transportoit la parolle et dit ainsi Jeahn je scay assez et suis informe que tu es en ton pays ung grant et aussi fils dung grant seigneur. Tu es jeune et a venir, et pourras et peuz par adventure prendre et recueillir en blasme et vergongne ce quil test ainsi advenu en ta premiere chevaleire, et que volentiers pour esconter ce blasme et recouvrer ton honneur, tu assemblerois puissances pour venir sur moy et donner bataille. Se je faisoie doubter et je vouloye avant ta delivrance je te feroye jurer sur ta foy et sur ta loy que jamais tu ne te amreroiez contre moy ne tou ceulx qui sont en ta cimpaignye. Mais nenny ce serment a toy ne a eulx ne feray ja faire. Mais je vueil quant tu seras venu et retourne par dela, et il te vient a plaisance que tu assembles ta puissance et viens contre moy. Tu me trouveras tous jours tout prest a toy et a tes gens recueillir sur les champs par bataille. Et ce que je te dy: dys le ainsi a tous ceulx a qui tu auras plaisance de parler. Car assez suis je pour faire armes et tous jours prest et de conquerir avant. Les haultes paroles et notables entendit bien le conte de nevers⁴⁸”.

Nous retrouvons un Bajazet sûr de sa puissance puisqu'il défie le comte de Nevers de monter une expédition punitive.

Si l'image du Turc reste bien souvent inséparable de celle du sarrasin, les chroniques de France laissent, à l'exception du *Livre des fais*, d'autres perspectives se faire jour.

En effet, cette représentation est de plus en plus employée à des fins didactiques: les chroniqueurs s'en servent comme référence pour la critique d'un Occident en crise, que ce soit d'un point de vue spirituel ou temporel.

D'un autre côté, des descriptions à caractère ethnologique com-

48. Cf. *Ibidem*, folio LXX.

mencent à émerger sporadiquement tout au long des chroniques et au contact de l'ennemi: lors de l'arrivée en grande pompe du sultan une fois la bataille achevée; ou lors de la prière que ce dernier fait après le combat; le goût du souverain turc pour la chasse et les objets de luxe ou lors de la description précise de l'étiquette pratiquée à la cour du souverain, ou enfin lorsque ce dernier reçoit, à plusieurs reprises, Jacques de Helly.

Pourtant le Turc continue à symboliser, à de nombreuses reprises, l'ennemi de la chrétienté et le païen, dans le sens fort du terme, lors, par exemple, de la mise à mort des prisonniers chrétiens ou lorsque les chevaliers français se retrouvent mal traités dans les prisons turques. Dans ce cas, l'emploi de l'image littéraire du sarrasin est un procédé habile qui permet, à certaines sources, de dédouaner la chevalerie française des erreurs commises lors de l'expédition.

Force est de constater, en ce qui concerne les pays traversés par les croisés qui sont sous sujétion ottomane, qu'ils sont qualifiés par le terme "*Turquie*". Ils obtiennent donc, par ce titre, un statut ambigu. En effet, les contrées sont perçues, lors de la description de ces ethnies, comme composées d'éléments hétérogènes aussi bien chrétiens que sarrasins, où il est difficile de trier le bon du mauvais. Cette confusion est souvent entretenue, car elle se révèle pratique pour certains chroniqueurs.

Sur le plan politique apparaît l'affirmation d'un héritage, qui définit le gouvernement ottoman et qui s'impose dans les chroniques. En effet, les chroniques présentent Bajazet comme le digne successeur de son père. Toutefois, s'il est présenté comme un souverain juste et possédant des valeurs humaines, que même le comte de Nevers lui reconnaît, le nouveau sultan est beaucoup plus impulsif et cruel que l'était son père.

De ce fait, le Turc devient peu à peu un objet d'étude en tant que tel et, même si elle reste présente dans toutes les sources, l'image du Turc en tant que symbole de l'ennemi de la chrétienté laisse une place à l'étude plus objective de cette peuplade. Pourtant, cette objectivité n'est pas gratuite puisqu'elle sert souvent à remettre en cause une noblesse aux valeurs d'un autre temps.

Cette étude arrive maintenant à son terme. Si de manière générale, le Turc représente le bras armé de la justice divine et reste, tout au long des différents récits, l'archétype littéraire du sarrasin éternel ennemi de

la chrétienté, peu à peu point une nouvelle curiosité, portant sur les us et coutumes des peuplades musulmanes de la Méditerranée orientale. Les moteurs qui provoquent cet intérêt sont nombreux: en effet, les occidentaux peuvent avoir pour motivation soit de connaître la nouvelle puissance qui s'étend des Balkans aux confins de l'Anatolie et qui menace d'anéantir à la fois l'Empire byzantin et le royaume de Hongrie, soit la volonté de trouver des présents qui pourraient pousser Bajazet à mettre à rançon les prisonniers rescapés de la bataille de Nicopolis, ou soit, encore, la volonté d'informer la chrétienté sur les forces en présence, dans l'hypothèse où celle-ci déciderait d'organiser une nouvelle croisade.

Pourtant il apparaît, chez plusieurs auteurs et à plusieurs reprises, le désir de mettre en scène les Turcs de manière originale, que ce soit dans le but d'établir une critique des problèmes de leur temps ou bien par pure curiosité. Ce phénomène entraîne également une reconnaissance des qualités des souverains de la dynastie ottomane et permet ainsi de rompre avec l'image littéraire, désormais classique, du Turc inspiré par le diable, qui incarne l'ennemi héréditaire de tout chrétien.

A ces auteurs s'oppose une frange conservatrice qui refuse d'accorder au Turc le statut d'homme en continuant à l'enfermer dans son rôle traditionnel. Pourtant, même dans les œuvres les plus réactionnaires, tel le *Livre des fais*, nous trouvons des passages accordant au Turc l'image d'un guerrier aguerri et dépeint même des éléments nous renseignant sur la politique et la mentalité du sultan.

Toutefois les épisodes les plus probants, qui prouvent une évolution dans l'image même du Turc, se rencontrent aux deux moments clefs qui déterminent les rapports entre la France et l'Orient. Le premier a lieu le jour même de la bataille de Nicopolis. Une fois le combat achevé, Froissart décrit avec minutie la prière des Turcs. Par la suite, en rapportant ces événements, le religieux de Saint-Denis fustige l'attitude des chrétiens en opposant à ces excès, une image d'un Bajazet vertueux et spirituel. Dans un deuxième temps, les *Annales de Bourgogne* dépeignent un sultan à la fois cruel mais étonnamment intègre dans sa manière d'administrer la justice, dans un temps où, pourtant, le comte de Nevers se trouve prisonnier des Turcs. Ces passages, qui prouvent une fascination pour les infidèles, se déroulent aux moments les plus inattendus, aux moments où la chrétienté est en état de faiblesse: c'est

justement à cause de ce caractère inattendu qu'elles témoignent de l'apparition, par touches successives, d'un humanisme.

De plus, la présentation de l'Etat ottoman et de ses deux principaux souverains, Murad Ier et Bajazet, offre une certaine homogénéité. En effet, si le premier sultan est présenté comme un bon souverain, à la politique juste et qui applique le principe de la tolérance envers les autres fois de la religion abrahamique, à l'image de son père, le second conserve finalement les mêmes qualités, à l'exception de la colère, la cruauté ou la cupidité, défauts qui lui seront unanimement attribués par les différents chroniqueurs. L'armée ottomane apparaît également comme bien structurée et comme étonnamment moderne en face d'une chevalerie française, dont la seule stratégie se résume à la charge violente et qui prouve, lors de la bataille de Nicopolis, que ses valeurs sont décalées face à une réalité en mouvement. Enfin, le soldat turc est souvent décrit comme sanguinaire, courageux et soumis à son souverain, qualités qui font de lui un guerrier hors pair. A cette évolution de la représentation du Turc dans les chroniques françaises, sont liées plusieurs images: celles des Byzantins et des peuples des Balkans conquis par les sultans.